L'œil du petit chien

Chaque jour, il se sert. Il ne prend pas grand-chose, une pomme, une tomate, un petit melon un peu blet. Mais il prélève en douce. L'épicier ne dit rien. Il a connu ses parents, de fort braves gens, de fidèles clients. Des ardents défenseurs du petit commerce de proximité. Pendant trente ans, ils se sont fournis consciencieusement chez lui. Pas dupes de ses prix élevés. Mais reconnaissants pour ses ouvertures tardives et sa charcuterie artisanale. Le fils faisait les commissions, bien gentil, bien poli, et repartait une fois sur deux avec un Carambar. Alors, aujourd'hui qu'ils ont disparu et que leur fils est revenu dans le quartier, l'épicier fait semblant de ne rien voir.

Évidemment, avec des parents comme ça - *des gens bien comme il faut, vous savez* - on ne se serait guère attendu à ce qu'il prenne cette tournure, le Stéphane. Il est musicien. Enfin, il dit qu'il est musicien. Vu sa dégaine, il ne doit pas accompagner Domingo ou Springsteen tous les jours. Avec ses bagues aux doigts et ses anneaux dans le nez, on le verrait mieux représentant en bijouterie-quincaillerie. *Mais que voulez-vous, madame Rigal, je l'ai vu haut comme ça, et puis il me prend quand même de temps en temps de l'huile et du sucre*. En vérité, le fils n'est pas plus marginal qu'un jeune rocker peut apparaître à quelqu'un de vingt ans son aîné. Même s'il pose comme principe que « *l'épicier lui doit bien ça* », et qu'il s'imagine leurrer le bourgeois...

Le bourgeois, peut-être... Mais pas le petit chien de la patronne du café, deux numéros plus loin, sur le trottoir d'en face…

Le café. Comme Stéphane ne peut se payer qu'une minuscule chambre de bonne sans cuisine, il en a fait son quartier général. Un vaste café d'une belle époque révolue. De longs volets de bois qu'on déplie et replie soigneusement tous les jours. À l'intérieur, les boiseries de chêne néoclassiques encadrent des miroirs biseautés dont le tain fatigué se perd dans les hauteurs obscures. Le plafond s'orne d'une immense fresque dont les déshabillés fanés n'offusquent plus personne depuis bien longtemps. Les spécialistes des Monuments historiques auraient bien voulu protéger l'ensemble. Malheureusement, le patron tient à le rester, patron. Il sait bien que, dès qu'ils auront posé le petit doigt sur son bistrot, il ne pourra plus y planter la plus innocente punaise. Il les reconduit gentiment sur le seuil. Le balai à la main, l'air de rien, mais le message est clair. On sent même que s'ils insistaient…

La rue étroite et les hauts immeubles ne laissent entrer qu'un maigre jour. Les rares et faibles lumignons de cuivre dispensent ça et là quelques oasis d'une lumière blafarde, absorbée par le bois patiné du décor. Stéphane a hérité de la table que son père, Fernand, avait choisie avec soin : dans un coin, à l'opposé du comptoir, juste derrière la vitre. Vue sur la salle, pour surveiller les belles qui sortent et se faufiler à leur suite, dans l'espoir d'une aventure… Vue sur la rue, pour *espincher* les filles – et Dieu sait si sa femme lui reprochait, à Fernand, d'aller se poster dès potron-minet, un p'tit verre de blanc sec vite fait bien fait, pour regarder passer les ouvrières avant d'aller au turbin.

Quant à l'impudent qui se hasarde à poser son auguste train arrière sur le bout de banquette en skaï vert – réservé comme à l'église - il s'attire un aimable mais ferme : *Pardon monsieur, c'est la table de monsieur Fernand*. Stéphane en est fort reconnaissant. Mais d'un autre côté, ça l'agace un peu. Il a beau répéter « *Mais depuis le temps, appelez-moi Stéphane !* », la patronne ne connaît que « *le fils de Monsieur Fernand* ». Au moins, cet antique privilège lui permet de ne pas se faire harceler pour un renouvellement de consommation. Et, rare passe-droit, « *il peut apporter son manger* » ! Et ne s'en prive pas.

La clientèle le reconnaît et le salue avec l'indifférence de l'habitude. Peu à peu, la génération d'ouvriers a vieilli, mais elle est restée fidèle. Les vestes bleues lèvent leur coude élimé dès l'aube, gobant le petit ballon de blanc d'un geste sec. Les plus tremblants s'en mettent bien quelques gouttes sur le plastron, mais le vieux tissu en a vu d'autres. Certains rêvent en silence aux beaux jours passés. Ou se remémorent tel camarade disparu, tel contremaître, et la grève de 68, où l'on avait changé l'enseigne de Berliet en Liberté. Quand les joueurs de belote arrivent, les mêmes équipes s'assoient toujours aux mêmes places. Cérémonieusement, c'est toujours le même qui déplie le tapis éculé. Toujours le même qui distribue les pions d'ivoire striés de noir. Les ronds d'abord, les courts ensuite, puis les longs. Tandis que le troisième bat le jeu, le quatrième claque des doigts. Pour rien d'ailleurs, car le patron tire déjà quatre demis, qui arriveront bientôt sur un vieux plateau de métal peint. Et la partie commence dès que la mousse est essuyée des moustaches. Les cartons huileux quittent comme à regret les mains encore calleuses. Ils glissent en silence sur la lustrine râpée. De

temps en temps, un joueur coupe en frappant la table d'un geste impérieux, puis les cartes reprennent leur ballet muet.

Vers huit heures du soir, à l'heure où l'ouvrier français s'attable devant son assiette de soupe, une colonie d'espagnols tirés à quatre épingles prend le relais. Nostalgiques du *paseo* ancestral, ils viennent se gaver d'olives aux anchois qu'ils apportent eux-mêmes. Tout en abattant bruyamment leurs dominos, ils décortiquent du bout des dents des graines de tournesol. Comme chez eux, ils crachent la petite coquille par terre. Au tout début, il y a trente ans, la patronne indignée leur posait des cendriers sous le nez. Mais comme ils boivent sec, et du bon, elle s'est pliée à leur coutume.

Neuf heures et demie, nouvelle marée. Après un bref salut au patron, les arrivants franchissent un épais rideau pour s'adonner à des rites mystérieux. Seuls les « membres » et quelques postulants privilégiés ont accès au chœur, profond, obscur, enfumé. Les officiants, armés de longues lances, se penchent sur de larges autels drapés de vert, où gisent on ne sait quelles victimes apeurées. Par moment, ils se redressent, l'air grave ; on dirait qu'ils affûtent la pointe de leur fer d'un petit caillou bleuté. En deçà du rideau, les non-initiés ne perçoivent que d'inquiétants crépitements, interrompus de temps à autre par un murmure de satisfaction, bref, sourd, comme une formule sacrificielle…

Mais, en ces années 75/80, cette ambiance, ce décor sans télé ni flipper attirent aussi une jeunesse lassée de la consommation à outrance. Avide de connaître ses racines, elle s'est agitée en mai 68, comme les aînés de la table d'à côté. Comme eux, elle se met à boire du rouge, roule un fort tabac brun dont la moitié s'échappe du petit papier fragile et translucide. Elle qui ne cure plus le pied des moutons depuis des lustres, déplie ostensiblement un Laguiole étincelant pour débiter son sandwich ou peler une pomme sans engrais. Stéphane invite quelques amis musiciens, qu'on n'appelle pas encore traditionnels. Après s'être rassasiés des airs du Kentucky ou des Appalaches, avec Pete Seeger, Woodie Guthrie ou Alan Lomax, ils redécouvrent aujourd'hui les trésors de leur propre patrimoine, qu'ils se réapproprient. Alors, de temps en temps, le café retrouve spontanément son ambiance d'antan, quand le musette brûlait les planches tous les samedis soir. À chaque fois, la patronne dénoue son tablier, qu'elle jette sur le comptoir. Elle essaye d'entraîner son mari dans un rondeau. Et s'emberlificote les pieds dans son petit caniche, jaloux, qui mordille obstinément le bas du pantalon du pauvre cavalier.

Car, quelle que soit l'heure de la journée, il est là, le petit caniche. Il vous accueille à l'entrée. Vous accompagne à votre place. Certains habitués l'ont dressé à porter le journal d'un client à l'autre. Il trottine entre les tables, très stylé, maître d'hôtel impassible. Ou, plus canaille, se faufile entre les jambes. Mais il ne monte pas sur les banquettes, ne quémande jamais rien, professionnel jusqu'au bout de ses petites griffes qui cliquètent sur les vieux carreaux. L'été, comme la porte est ouverte, il raccompagne aimablement les consommateurs, puis attend les prochains sur le seuil. Le seul qui réussit à le faire sortir de son canin quant-à-soi, c'est l'épicier d'en face, quand il vient s'octroyer un café – *passqu'une bière, hé, j'en ai plein les rayons*, alors qu'un bon petit noir bien chaud, après une dure matinée… Sans doute, les odeurs de saucisson ou de jambon de pays que le boutiquier ramène sur sa blouse blanche raniment-elles ses instincts lointains de carnassier…

C'est le moment choisi par Stéphane pour commettre ses menus larcins. Si l'épicier, charitable, feint de ne s'apercevoir de rien, le manège n'échappe pas au caniche. La tête légèrement inclinée, comme réprobatrice, semble lui dire : « *L'épicier n'y voit couic, mais moi, tous les jours, je t'y prends à voler une poire !* » Et ça l'agace, Stéphane. Attentif à ne pas être surpris en pleine rapine par les hommes, il n'a pu déjouer la vigilance de l'animal. Au début, il n'y attachait guère d'importance. Mais jour après jour, cette conscience omniprésente, qui le dévisage avec des petits yeux noirs impénétrables, devient de plus en plus pesante. Il a plusieurs fois essayé de l'amadouer avec un sucre. Mais l'animal est bien dressé - heureusement, avec les clients du bistrot, il serait déjà obèse. Il a traité Stéphane avec une indifférence polie, que le musicien a prise pour du mépris. Peu à peu, le ressentiment du voleur pour le petit chien prend des proportions démesurées.

Au fil du temps, la vie de Stéphane se transforme en une obsession angoissée. Peu importent concert, répétition, fête ou bal. Dès que s'approche le moment fatidique de l'indélicatesse quotidienne dont dépend la paix de son estomac, la question resurgit : la sale bête sera-t-elle encore et toujours là ? Ça suffit, elle l'empêche de vivre, il n'en peut plus. Le sort du caniche est réglé.

Son idée fixe, désormais, c'est d'arriver à ses fins. Il lui faut beaucoup de patience - quelques semaines interminables - pour trouver enfin l'instant propice où les passants se font rares, les clients désertent le bistrot et la patronne s'absente quelques instants. L'attirer. Lui caresser le museau. Vite, vite, d'une main, saisir promptement l'animal par le collier, de l'autre lui clore la gueule avant qu'il aboie. Le chloroformer. Le

fourrer tout de suite dans un vieux cabas. Et se réfugier chez soi, stupéfait de son audace et que tout se soit passé comme il l'avait imaginé. Lui scotcher soigneusement les mâchoires et les pattes avec du papier collant de déménagement. Attendre avec sadisme qu'il se réveille, puis déguster trois belles pommes sous ses yeux, en riant.

Mais, maintenant que sa vengeance s'est bêtement assouvie, que va-t-il faire de son petit captif ? Le rendre à sa maîtresse, prétextant l'avoir trouvé errant dans le quartier ? Même si la cafetière gobait le mensonge, l'animal maltraité vouerait à Stéphane une haine quotidienne. Il ne peut plus reculer. Il lui faut se débarrasser du caniche, et définitivement. Seulement, voilà... Une libellule ou un papillon, facile ! Mais il en va autrement d'un être conscient, qui devine instinctivement ce qui va lui arriver. Qui va se débattre, saigner, agoniser longuement. La musique est à fond, et les voisins n'entendront pas les sourds glapissements. Mais le regard ! *le regard* désemparé de l'innocent qui ne comprend pas pourquoi ce gentil voisin, qu'il avait l'habitude de voir tous les jours, lui fait du mal si sauvagement... C'est ce regard qui affole Stéphane, qui l'énerve, qui exaspère démesurément un sentiment de culpabilité exacerbé des mois durant. Et qui va transformer l'exécution en un abominable rituel aux limites de la folie.

Enfin, le petit corps noir et carmin ne bouge plus. Épuisé, d'abord soulagé, le bourreau emballe le cadavre. Puis nettoie son gourbi. Le sang coagulé s'enlève difficilement du lino usagé. Et il lui semble toujours sentir les petits yeux derrière son dos. Au point qu'il va s'assurer que le petit caniche est bien mort, bien emballé. Qu'il défonce le sac d'un grand coup de pied rageur. Un tour à la décharge cette nuit, et l'on n'entendra plus parler du petit chien noir.

La nuit se passe et il dort peu. Les petits yeux... Au matin, il faut aller prendre son café, l'air indifférent. La patronne est sur son seuil, inquiète :

— Monsieur Stéphane – *tiens, j'existe ! Tu me connais, maintenant !…* Vous n'auriez pas vu mon Biquet ? On a dû me le voler... il n'est pas parti tout seul... il était trop bien ici...

Les jérémiades se perdent dans le bruit des voitures, tandis qu'il va s'asseoir à sa table, de peur de se trahir s'il ne respecte pas ses habitudes. Il commande un petit noir d'une voix qu'il veut assurée. Le café brûle sa langue cartonnée. *Personne n'a rien vu, rien entendu, je ne risque rien*. À midi, le melon, pourtant bien trop mûr, sera dégusté avec une gourmande jouissance. *Enfin libre !*

Des petites annonces éclosent dans les vitrines : « Recherche petit caniche noir répondant au nom de Biquet - importante récompense ». *Même après sa mort, il me poursuit, ce chien ! Biquet, quel nom ringard ! Tu parles ! Il ne reviendra jamais, ton sale clébard !* Et que les pommes ont meilleur goût, le jour... Le jour, certes, parce que la nuit... la nuit, son rare sommeil est constamment vrillé par les petits yeux. Des petits yeux noirs qui le dévisagent avec insistance, puis ruissellent soudain d'un sang rouge et épais, noyant sa raison...

Les jours tranquilles ne compensent pas les songes infernaux. Au matin d'une nuit particulièrement éprouvante, Stéphane sort de son couloir. Horreur ! Il est là ! IL EST LA ! La tête inclinée, avec le même air un peu curieux, le même regard inquisiteur. « *Biquet, rentre vite* » entend-il glapir la patronne ! Le petit caniche est revenu ! Et il ne pourra plus l'éliminer, car on ne tue pas les fantômes. S*urtout pas celui d'un chien !*

C'en est trop pour cet esprit fragilisé par des mois de culpabilité, trois minutes de fureur intense, une semaine de cauchemars. Il s'enfuit en courant, se jette du haut du jardin Saint-Pierre, et s'écrase quelques vingt mètres plus bas.

Ironie du sort... un immonde bâtard vient le renifler, lape quelques goulées du sang qui s'écoule du nez écrasé, marque de son urine le bas du pantalon, puis s'éloigne avec indifférence.

Là-haut, la patronne, ignorant le drame, explique à une commère de passage :

— Mon Dieu, vous savez, je ne pouvais plus m'en passer... Au bout d'une semaine, j'ai craqué. Alors j'ai été voir le père Vitraulles, qui a une caniche noire que Biquet avait couverte, l'année dernière. Le brave homme m'a donné un petit de la portée, qu'il avait gardé. Enfin un petit, il est adulte aujourd'hui. Et bé tè, je l'ai appelé Biquet, comme son père, je m'en languirai moins...

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable